

je n'espère qu'une chose : l'appartement en feu

Sandrine Comeau, *anatomie d'une rupture*, p. 39

## RÉDACTION

Charlotte Moffet, *rédactrice en chef*

## ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*

Karolann St-Amand, *éditrice*

Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseuse*

## COMITÉ DE LECTURE

Émilie Beaudoin-Paul, Xavier Bissonnette, Arnaud Jean Gagnon, Audrey-Ann Gascon, Ariane Lachance, Hélène Laforest, Elissya Lecuyer, Emilie Maltais, Joëlle Marcotte, Christine Mont-Briant, Lilie Pons, Razavi Sepehr, Madeleine Têtu.

## AUTEUR EN RÉSIDENCE

Félix Durand

## COLLABORATION À CE NUMÉRO

Olivia B. Wien, Kevin Berger Soucie, Ulysse Bouchard, Sandrine Comeau, Mélodie Drouin, David Fiore Laroche, Carolanne Foucher, Stéphanie Guité, Félix Légaré, Sophie Mathieu, Iván Peña, Karolann St-Amand, Justina Uribe, Myriam Vincent.

## DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Stéphanie Guité, *co-responsable*

Marius Visser, *co-responsable*

## RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*

Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

## INFOGRAPHIE

Sophie Marcotte, *mise en page*

Alexis Penaud, *responsable du visuel*

## COUVERTURE

Béatrice Dubreuil

## ILLUSTRATIONS

Camille Pomerlo

« Cités instantanées »,

Dessins à l'encre de chine, 2015-2018

@camille.pomerlo

## IMPRESSION

Mardigräfe inc.

*Le Pied* est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019  
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)

ISSN 2561-3472 (En ligne)

## PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse [redaction.lepied@littfra.com](mailto:redaction.lepied@littfra.com) avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur·e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·e participera. L'auteur·e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de printemps 2019 est le 11 février 2019.

Creative Commons BY-NC

[redaction.lepied@littfra.com](mailto:redaction.lepied@littfra.com)

[www.lepied.littfra.com](http://www.lepied.littfra.com)

@RevueLePied

Dépôt Légal, 1<sup>er</sup> trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

## SOMMAIRE

Numéro 23, Hiver 2019

# Le Pied

[ Revue littéraire ]

- 
- 5**    **Au lecteur : Allumer les réverbères**
- 10**   **l'eau des tombes**  
Félix Durand, auteur en résidence
- 16**   **Les voix fuyantes**  
Stéphanie Guité
- 20**   **donner la vue aux conifères**  
Félix Légaré
- 26**   **Dehors**  
Ulysse Bouchard
- 31**   **furies latentes**  
Mélodie Drouin
- 34**   **Cendrillon**  
Kevin Berger Soucie
- 36**   **anatomie d'une rupture**  
Sandrine Comeau
- 42**   **Cuillère à thé**  
Justina Uribe
- 47**   **dépasser le béton**  
Myriam Vincent
- 52**   **Les illusionnistes**  
Olivia B. Wien
- 56**   **la solitude est possible mais pas recommandée**  
Carolanne Foucher
- 62**   **Gucci Gang**  
David Fiore Laroche
- 66**   **Le Club des petites filles à paillettes**  
Karolann St-Amand
- 72**   **bright lights make me a star**  
Sophie Mathieu
- 77**   **Révolution de janvier pas pire doux**  
Iván Peña



# Au lecteur : Allumer les réverbères

Nous sommes debout  
sous une pluie amère,  
ricochets sur rue, miroir,  
n'importe laquelle.  
Face à notre refus des foyers,  
voiles fumigènes, masques  
de tous les ailleurs, les trésors inatteignables

seules les fenêtres  
ouvertes, mais trop petites  
pour nous contenir, nous déborderons.

Debout à l'image des arbres,  
la mémoire toujours pâle  
comme unique possibilité  
d'y voir clair

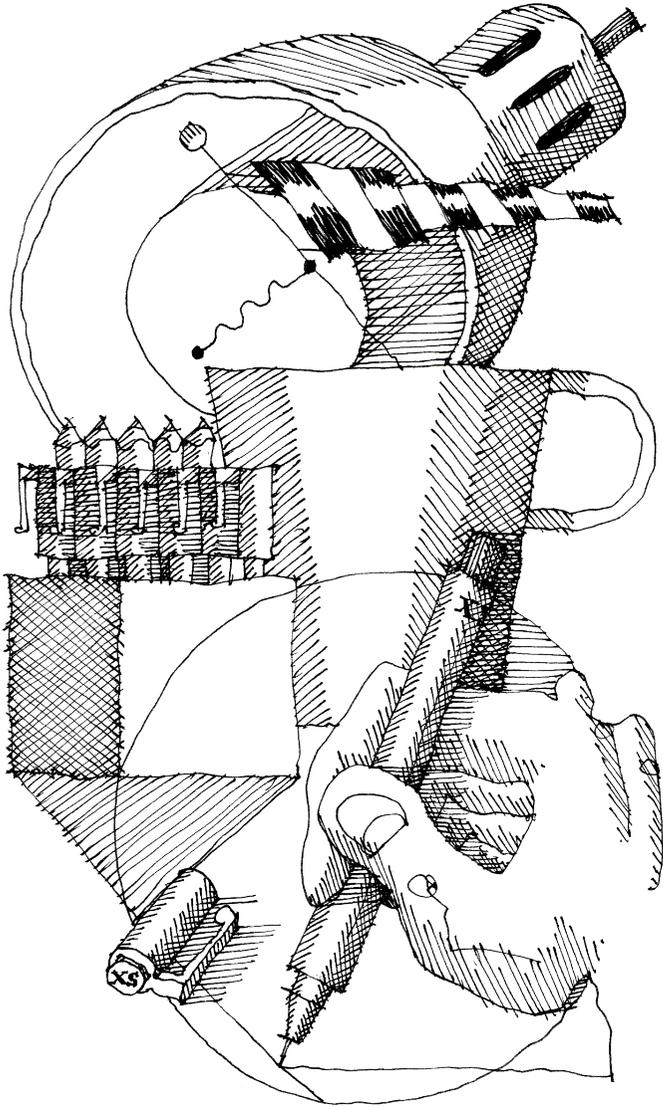
recevoir le temps,  
la ligne sens unique en déclin  
que personne ne veut nous donner.  
Nous la prendrons.  
Dans la glace désormais brisée,  
notre image encore vierge  
et une route à parcourir.

Sur une terre promise à d'autres, debout.  
Nos pieds nus  
parmi les copeaux brûlants de haine

mais la peau blindée,  
le corps imprégné de guerre,  
nous n'avons plus mal.

Face aux heures violentes et perdues,  
aux heures amoureuses mais enfermées,  
debout dans ces maisons qui craqueront  
sous la force de nos bourrasques

en préparation au grand départ,  
nous sommes infatigables.



# l'eau des tombes

FÉLIX DURAND, *auteur en résidence*

*le double s'exaspère dans la  
maturation des voix indistinctes*

Anne-Marie Albiach

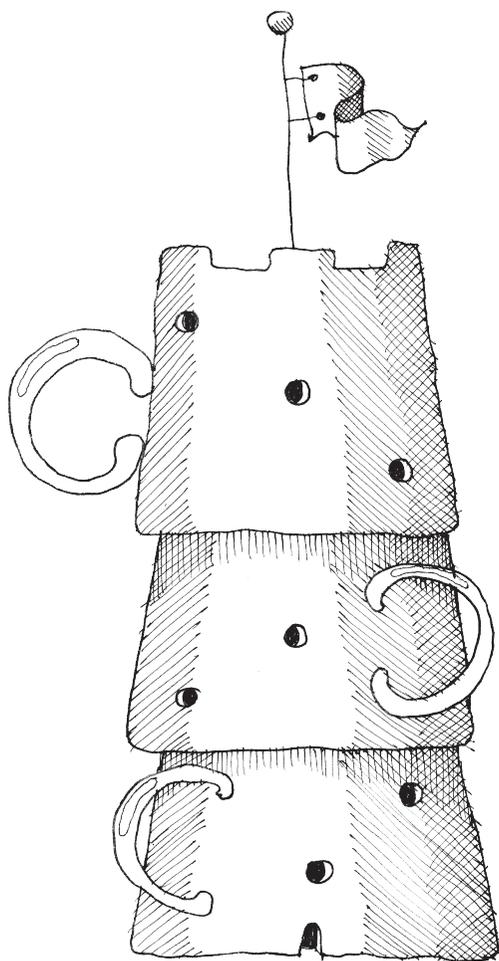
écrire (canon bien en bouche)  
un fantôme danse sur ma langue bien en bouche  
me dit tu n'as rien écrit d'autre  
que la fin d'un espace déjà clos  
un espace refermé sur sa langue (pas noire  
la langue) je devine la chambre  
dans ton ventre la scierie de papier  
que l'on crache deux ou trois fois  
avant de frôler le feu  
les yeux fermés  
dans l'ambulance  
le canon bien en bouche  
la migraine à venir je me tais  
en silence

lorsque tu dis tombe je ne sais jamais  
si tu parles de mort ou de chute  
si tu te tiens assise ou debout  
dans le tremblement des fleurs  
(je demande la permission pour le mot fleur  
je sais les autres l'ont dit mais je connais  
leur histoire) je demande la permission de  
déposer le mot sur la tombe  
avec la honte des jours où l'hostie  
l'emporte sur l'orage  
avec la honte bien en bouche  
des jours d'ambulance

l'odeur de l'eau avant la guerre  
celle des genoux qui plient  
des bouches qui ricanent  
je marche dans le cimetière un vieux  
squelette boit de la ciguë jamais  
il n'y a eu de caverne de tunnel de  
scierie de papier il n'y a que Lascaux  
un vieux squelette et une tombe comme un puits  
sans eau sans guerre sans  
histoire un puits insensé qui dort au creux  
de mon ventre

j'imagine un livre qui raconte ma propre mort  
ce serait la nuit (évidemment il faut la  
nuit sinon la mort ne meurt pas) ce serait  
la nuit (noire ou bleue) ce  
serait la nuit (demain ou vendredi)  
je marcherais dans cette nuit  
comme on nage dans un marais  
en attendant que cela vienne que  
cela coule (une corde)  
ce serait la nuit et j'attendrais  
le canon bien en bouche les  
petits lacets noués gentiment une  
cravate peut-être et je m'excuserais  
de l'échec de ces lignes

le corps porte l'obscurité  
de son mouvement la langue n'efface  
ni ne restitue sa lumière j'ai  
ingéré tes plaies pour dessiner un  
cercle qui sonne faux il fait  
froid nulle lame sous les pieds  
j'ai oublié la forme du labeur  
(un ventre une ambulance une  
bouche) du démembrement il ne reste  
qu'un os de vieux squelette j'écris adieu  
comme on dépose des  
fleurs sur tombe



# Les voix fuyantes

STÉPHANIE GUITÉ

Et ils entament leur descente. L'avenue fait file devant eux.

Elle et lui, ils se tiennent la main. Leurs doigts se positionnent les uns dans les autres en un ordre qui leur est propre. Comme ces fois dont nous nous souvenons par moment, ces soirs où nous avions seize ans. La même aura limpide persiste, une naïveté qui élève une glace entre nous et les passants, ceux d'ici et de toutes les rues.

Nos pas ne doivent pas se faire trop rapides. Lui, il marche à la manière des intouchables. Elle, elle marche ordinairement plus vite qu'il ne le faut, alors même qu'elle n'est attendue nulle part.

Or le voyage c'est ce rythme qui change. Nous avons le temps. Elle le répète à son tour.

Nos pieds en synchronie cherchent à se suivre. Ils nous ont menés dans ce monde aveugle, où nous ne nous sentons plus aller.

Ici le jour voit des enfants déambuler avec maman-papa, des ballons accrochés à leurs petits bras. Quand

les lampadaires s'allument chaque famille devine l'implicite et rentre à l'hôtel. Alors les glauques, les fêtards et les autres qui veulent en être s'avancent. Les trompettes jazz retentissent et l'apocalypse s'amorce : en vérité l'apocalypse vient et repart de Bourbon Street chaque Mardi Gras.

Ça grouille de partout mais d'un grouillement orchestré. D'abord des danseurs, des prostitués, soit anguleux, soit courbes, s'accotent aux cadres des portes alignées. Guides touristiques d'un autre genre, ils forment le chœur qui dit les débuts du soir. Ensuite des saltimbanques, des ménades, se faufilent en sens contraire. Leurs costumes comme le mouvement rompu de leur avancée rappellent l'insecte.

Mère de ces petits, la Grande Prostituée se dresse tout autour d'eux et de nous. L'Amérique s'est assise sur la Nouvelle-Orléans, Louisiana, petite colonie française laissée à elle-même. N'en reste plus qu'une langue dénaturée, diffamatoire, une langue qui se tortille en son antre pour expulser quelque mot d'un français d'avant. Comme avant aussi se tiennent là les édifices de la conquête classicisante. Repeints dans les tons antillais, ils disent encore l'échec des Grands.

Elle et lui ne se savent ni tout à fait observateurs ni tout à fait participants. Alors eux aussi goûtent à ces

boissons amères que les vendeurs tendent car ceux qui ont soif de la dernière extase seront rassasiés. Les millilitres d'eau-de-vie s'ajoutent aux autres couches de l'estomac déjà contaminées par le liquor store et les pilules blanches du premier paumé.

Un air sale dérange aux yeux. Une musique fait plier le ventre. Nous ne comprenons plus les écriteaux mais distinguons le flou des néons qui clignotent. Nous ne voyons plus les visages mais nous entendons les trompettes qui sonnent à chaque palier franchi.

Un chihuahua montre ses dents jaunes, et nous poursuit de ses cris. Il y a bien de la méchanceté dans un si petit être. Et comme lui certains se sont immobilisés, leurs mots ne signifiant davantage que le jappement du chien. Car aucun ne veut savoir quand et où se termine l'avenue.

Elle et lui se tiennent serrés par les hanches. Ils avancent rassurés mais vacillent. Droite gauche ils cherchent à éviter ceux qui surgissent près du corps qu'ils forment. Ceux perdus au sol tendent les bras, suppliants et défoncés. Ce sont les premiers damnés de la nuit car ils étaient là déjà le jour.

Un fou qui monologue se tient au bout de Bourbon Street. Et pourtant ils marchent à sa rencontre. Trop vite nous avançons vers sa profération, vers son chant

discordant. Nous serons les survivants de l'avenue.  
Nous serons sauvés. Lorsque le ciel ne sera plus  
couvert nous serons toujours là enlacés à la verticale.

# donner la vue aux conifères

FÉLIX LÉGARÉ

notre terre s'en vient  
elle marquera les plis  
sur nos fronts  
là près du lac au bout du chemin  
nous pourrons vivre

et j'ouvrirai les fenêtres  
de la grange pour faire entrer  
la pureté partout le soleil dans mes mains me rendre  
habitable

t'attendrai là des années dans les cheveux  
avec ma maladie que tu sais  
rendre muette

quelque part  
pour apaiser mes humeurs  
j'observerai

la trace des élans  
quand ta cuisse les endort car tout près  
la nuit s'ouvre  
se referme et s'ouvre encore

c'est une forêt connue et belle  
comme la mère de ma mère

me jugeras-tu  
toi

de rester longtemps  
sous la conversation des lumières  
leur langage est compliqué et fébrile

de rêver au bon matériel  
pour te faire venir vieillir  
chez nous

j'ai des histoires  
des lanternes allumées sur  
le balcon même quand il fait jour

tu m'éclaireras  
assez longtemps me feras  
revenir juste comme il faut

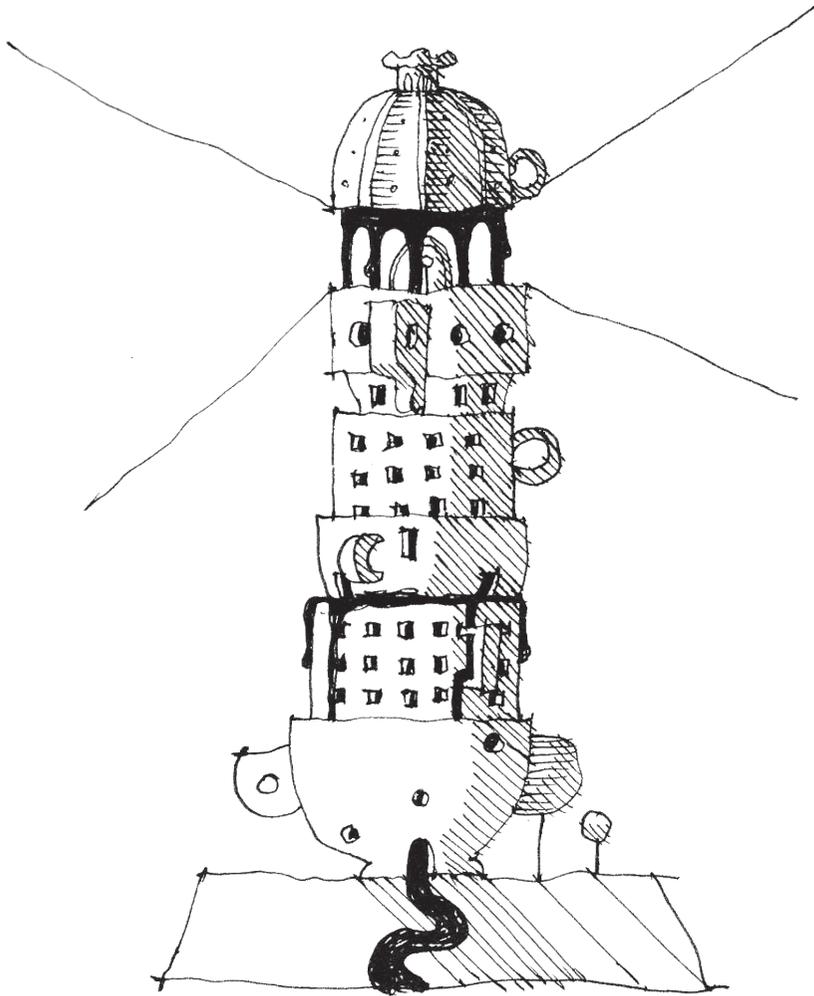
mes yeux noirs ma tête d'abysse tu n'as pas peur  
même quand je te parle  
de mon village

lorsque tu relèves mes paupières  
tu crées d'autres histoires

j'enlève  
toutes mes excuses  
prises dans les gouttières  
je déracine les misères dans ma cour je replace mon  
agressivité  
sous le lit pour lui donner le poids  
des légendes

je desserre mes mains  
et me prépare comme je peux ici

pour décharger  
nos années entières  
de douceur



# Dehors

ULYSSE BOUCHARD

J'ai désiré, et un symbole, moins qu'un symbole ; un signe a suffi. Parfois moins : quelque chose à pousser, un mouvement, un regard, une ligne, une attente, enfin, un doute, glissant à la face des lacs — un point d'interrogation. Comme l'écho d'une mélodie ancienne, un visage familier croisé dans la foule, un souvenir ressurgi : d'abord un instant, une vision, un doute : c'était donc ça ? — puis, enfin, une reconnaissance.

La Parole précède la langue et la langue le langage. Le sens viendra plus tard, bien plus tard ; d'abord le verbe, et avant lui le rythme, soit la volonté dans le temps. La Parole se parle ; encore qu'elle se dise ; mais quelqu'un écoutait-il ? Le vrai sanskrit, dit Novalis, le vrai sanskrit parle pour parler, parce que la parole est sa joie et son essence. Son essence, parce qu'elle se parle ; sa joie, parce qu'elle y trouve son excès, sa jouissance. Sa plénitude dépasse le contenu qui la remplit, et le tout est un excès, un plus-de-vie, les tréfonds de la terre jaillissant en fontaines hyper-sémiotisées. Mais le signe est un tombeau où sont venues mourir trop de choses, et les Grecs le savaient, qui pour « signe » et « tombeau » n'avaient qu'un mot.

Le malheur de l'homme c'est sa capacité à bâtir du sens sur toute chose ; il en supportera beaucoup et ploiera encore longtemps, s'il peut voir le soleil un jour de plus. Et même sans soleil, les mains pleines de plastique, au long de corridors blancs ou de bureaux cloisonnés, dans le ronflement engourdi des néons, il se traînera encore longtemps. Ces rois vaincus qui marchaient derrière les chars romains, durant leurs triomphes, il en est d'eux comme du dernier homme. Quand Persée, dernier roi de Macédoine, quand Persée demande à Paul Émile, par pitié, qu'à son triomphe il puisse n'être pas traîné derrière son char, alors, lui répond le Romain, *la chose est en ton pouvoir.*

L'esprit humain, pourtant plein de possibilités symboliques, s'épuise, et ne va nulle part ; ce qui fait d'une époque une époque tardive, c'est sa tendance à penser trop. Les mots s'épuisent, comme le nombre en fait usage ; leur sens s'affaiblit et perd de sa couleur, comme une vieille photographie. Et s'il est beaucoup de mots qui manquent d'un langage pour être parlés, il est aussi beaucoup de langages qui manquent encore de mots. C'est pourquoi Orphée, du haut de l'Hélicon, chantait ceci : *Heureuse la parole qui fut prononcée ; car elle ne dormira plus. Heureuse aussi la parole qu'on a tue ; car elle rêve encore.*

Hubert Robert avait rêvé un avenir non-linéaire, une perfection continue de tout ce qui avait été, plutôt qu'un mouvement dans le temps. Pour lui,

l'édification d'une humanité nouvelle coïncidait à son architecture ; il avait rêvé l'architecture d'une nouvelle aristocratie qui devait naître des Lumières, une aristocratie de l'esprit et de la volonté, dont il conçut les châteaux et les jardins, sur la toile comme la terre ; architecte, sa peinture fut une fantaisie comme une réalité. Lorsqu'il se voulut figurer la galerie du Louvre qui, de palais, serait alors convertie en musée, il la représenta en l'an 2500 ou 3000, comme ruine ; le plafond, effondré, laisse voir tout l'infini du ciel, et parmi les colonnes versées et les statues brisées, on fouille le décombre à la recherche de cette civilisation passée qui avait fleuri au millénaire précédent. Sous la Révolution pourtant, ses œuvres s'estompent et prennent des tons plus nostalgiques, des tons plus crépusculaires, alors que les rêves de sa jeunesse s'éloignent dans la distance pourpre. Le rêve renaît avec Napoléon et Robert peint, dans les sables de l'Égypte alors conquise, les neuf Muses dansant une ronde sacrée autour de l'obélisque brisé de la Tradition ; il y peint le mouvement cyclique de l'apogée et de la décadence, et la promesse de quelque chose de neuf à venir.

La contemplation d'autres époques vient toujours avec ce reproche amer : *et pourtant les années passèrent, et eux aussi, durent bien mourir, leur monde le céder à un autre, et leurs piliers s'écrouler et s'effriter* ; c'est que dans le passé l'historien cherche l'Éternité et pourtant y trouve encore, avec horreur, le devenir et le changement.

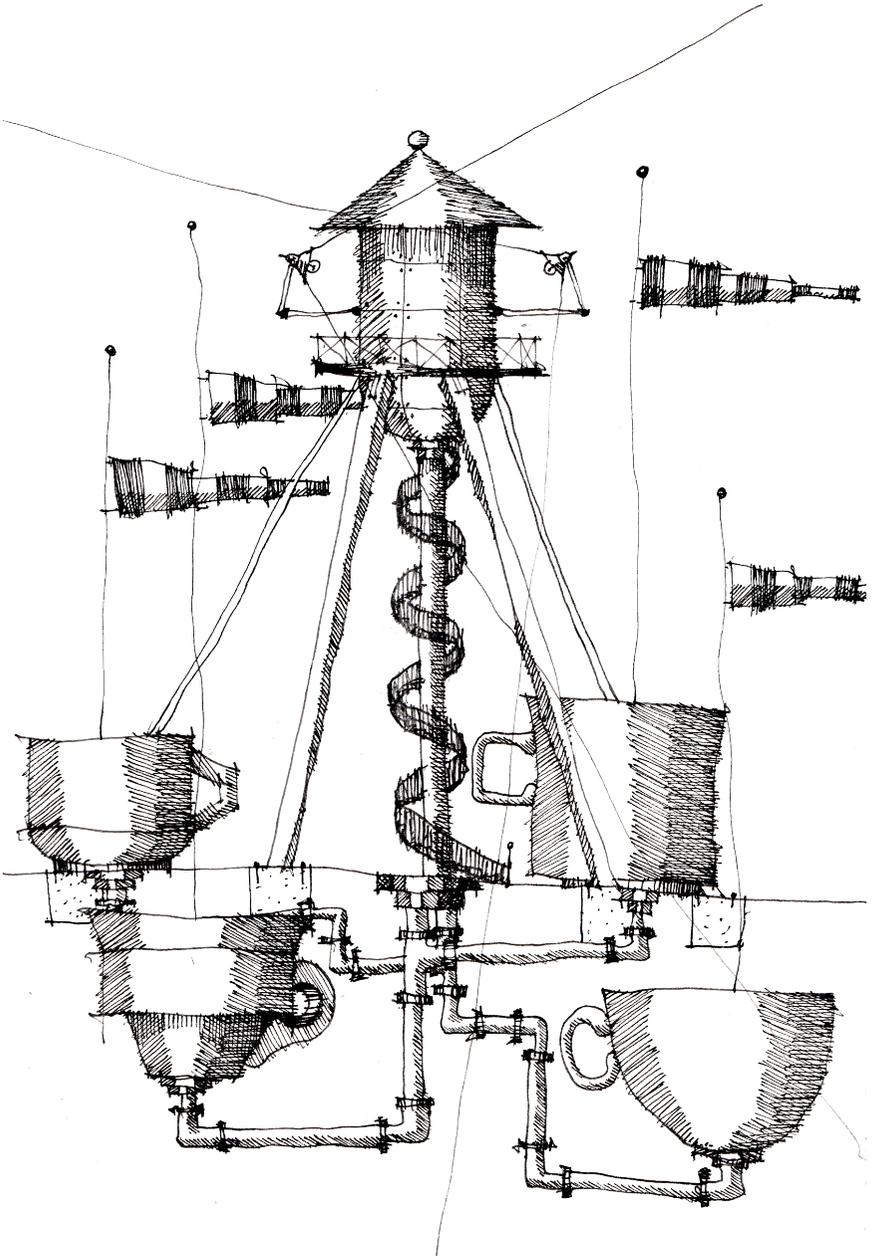
L'historien est un chrétien, et sa quête celle d'un arrière-monde.

Comme dans les ruines, il est une douce mélancolie au vide des espaces urbains, une poésie muette, comme si l'entière absence de beauté y révélait autre chose, y montrait comment toute perception est déjà une expérience esthétique. Sous les néons tremblants c'est moi-même que j'ai perçu.

Et j'ai des vers pour le ciment aussi, et aussi pour les phares des voitures qui se reflètent dans l'asphalte mouillée ; pour eux aussi, j'ai des vers, et j'ai longtemps rêvé le sommeil profond des forêts tropicales et de grandes fulgurations et une lumière blanche, une lumière blanche aveuglante, comme le soleil se mêlant à la terre, et de nouveaux rythmes, vastes et expansifs, ont battu le sol d'une cadence profonde.

Il n'est pas dans le pouvoir de quiconque de s'arrêter pour *disparaître ici* dans le couchant du Pacifique. Bien qu'on ne sache rien des choses à venir, je vous peux assurer qu'elles seront les terreurs de la terre. La nuit est chaude et pleine de promesses, le présent gros de l'avenir, et la vie euphorique comme les premiers effets de l'ivresse.

S'essayer à sortir, ici, vers le dehors — une ligne de fuite.



# furies latentes

MÉLISSA GOLEBIEWSKI

nous portons en bandoulière  
les ambitions funestes  
que lèguent les pères à leurs fils affamés

nos bassins inspirent les crevasses  
érodées par les temps séminaux  
vestiges fécondés à même nos cicatrices

émiettons les périls réinventés entre nos paumes  
les cendres soulevées contre nous  
devenues matériaux recyclés de leur domination

l'Hydre aux rictus complaisants  
nous surplombe                      fou de vertige  
célèbre sous les jets de confettis  
une nouvelle vocation à nos retailles lacrymales

nous résistons   vipères  
insomniaques                      pourtant un complot  
commande notre arrivée au monde

des perles de leurs déconvenues  
nous confectionnons colliers  
de voix rauques                      pièges à collet nacrés  
vers lesquels nos sifflements dirigent la botte  
délogent nos survivances

# Cendrillon

KEVIN BERGER SOUCIE

Il était une fois un homme (il se présentait ainsi) qui rencontra une fort jolie demoiselle (qui se définissait d'emblée également). Tous deux, incarnant une modernité avant-gardiste, formaient un couple ouvert et polyamoureux, dont chacun des deux membres permanents prônait une sexualité libre et sans frontières de genre ou de nombre. Petit détail, la demoiselle en question avait déjà enfanté, fruit de son passé dont nous tairons les détails.

Cette enfant s'appelait Cendrillon (elle était fière de son sexe, et c'est un euphémisme), et elle prenait toujours son mal en patience. Sa mère pratiquait une profession libérale, son salaire s'élevait dans les six chiffres. Rien ne manquait à table, et leur maison ne valait que quelques centaines de milliers de menus dollars. Humbles, elles habitaient dans le prolétaire quartier du Mile End. Lorsque la femme de ménage (elle ne s'est pas identifiée comme telle, femme je veux dire, nous savons toutefois avec certitude qu'elle s'occupait d'astiquer tous les recoins de la maison, même si mère et fille ne savaient pas qu'on the side, elle faisait partie de l'APPEDLBM (Association populaire pour l'éradication de la bourgeoisie

montréalaise, section Outremont-Mile-End, division nord)) oubliait, par exemple, de plier un de ses chandails non-genrés, elle devait le faire elle-même. Mais la jeune fille, étant membre de la FDLVDQ (Fédération des lesbo-véganes du Québec), et militant autant que faire se peut, épuisée, la pardonnait, par solidarité de la marge et des gens en condition de minorité.

De temps à autre, une de ses connaissances, Charles-Marc-Alexandre (qui affirmait être un homme mâle) organisait de petites festoyades dont il fournissait les vivres : bières écologiques et produites localement et petites collations sans viande et sans gluten et sans produit de soya et sans traces de noix. Ainsi, tout le monde est accommodé, satisfait, et heureux. Même si Charles-Marc-Alexandre était ce que l'on pourrait appeler un gros macho fendant et un peu stupide, et bien que Cendrillon le méprisât de toutes ses forces, elle alla à une de ses fêtes, ne serait-ce que pour apporter un peu de la FDLVDQ avec elle.

C'est lors d'un vendredi soir estival qu'ils se sont tous vus pour la dernière fois. L'alcool coulait à flots, tout le monde mangeait ses dix portions de fruits et légumes comme des petits Dionysos sur le point de perdre la carte. Étant tous jeunes et candides, ils décidèrent de consommer des champignons (produits

dans une serre en Estrie), non pas en un risotto végane (recette de Jean-Philippe), mais en format magique.

Alors, une fée apparut devant Cendrillon (qui d'ailleurs, mais ce n'est pas important, pensait changer son nom pour Cendrillonne, à des fins d'empowerment). Battant des ailes, elle s'exclama : « Cendrillon, belle petite Cendrillon, il n'est que minuit ! Party bitch ! »

Pendant ce temps, Charles-Marc-Alexandre, bien à son aise, s'était déshabillé. Grand écologiste, il encourageait la consommation locale, qui prenait la forme ici de trois catins avec les rondeurs juste au bon endroit. L'une des trois correspondait exactement à son goût : blondasse avec de l'attitude. En tant que militant pour le CFKD (Caucus for Knowledge Democratization), il descendit sa braguette et, fin philosophe connaissant Kant sur le bout de ses doigts, chuchota : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de nature. Et je tiens droit ma maxime. »

Mais la fête ne pouvait pas durer. Un de leurs camarades, Philistin-Augustin, allongé sur le tapis du salon, ne bougeait plus. Il était peut-être là depuis cinq, quinze minutes, peut-être deux heures,

personne ne pouvait le confirmer. Inconscient ? Mort ? Cendrillon demanda conseil à la fée, qui lui dit : la femme de ménage pourra nettoyer. Un appel plus tard, la femme de ménage, blasée, était dans un taxi (de la ville, pas un Uber, voyons, un peu de justice). Il ne restait personne d'autre de vivant sur place, sauf Charles-Marc-Alexandre, terrorisé, et Cendrillon, dans les vapes.

La femme de ménage contempla le cadavre, et murmura : « un de moins. »

# anatomie d'une rupture

SANDRINE COMEAU

I.  
pourquoi t'écris ?  
sans réfléchir :  
pour prolonger l'éphémère

t'avais ri  
un peu trop fort

II.  
nos orgasmes placebo  
s'entassent dans le tiroir  
aux côtés des sourires plastifiés  
(tes dents aiguisent tes paroles)

III.

mes doigts sillonnent ta peau mal rasée

j'y enfonce mes paumes

à la recherche de ce que je sais déjà

IV.

ton visage scié par la honte

tes fossettes intactes

la lampe de chevet vole en éclats

je n'espère qu'une chose : l'appartement en feu

V.

l'écho de tes talons sur le carrelage  
résonne dans le trou du bain

je tire le bouchon te noie  
et laisse glisser ma dépouille sur la tienne

VI.

lundi matin 1h52 : je bois pour oublier  
mais continue de vomir la fumée  
des cigarettes post-sexe que tu enfilais  
les unes après les autres

mes jambes s'entrechoquent sans jamais faillir  
et mes cheveux s'effritent  
tu aimerais, mais je ne pleure plus les pertes

# Cuillère à thé

JUSTINA URIBE

Un homme saigne du nez et laisse une flaque de sang sur le trottoir. Ce n'est que de l'acrylique, du rouge de cadmium clair, non, une imitation, qualité étudiante, ce n'est pas le vrai pigment, ce n'est rien du tout, ce n'est que du plastique, je ne vais quand même pas m'évanouir ici. Mon corps ne deviendra pas de la laine. J'essaie de marcher, je pense à autre chose. L'odeur des lilas. Les fissures dans le ciment me happent toujours plus que le ciel.

« Parlez-moi de cette peur du sang, de cette peur des aiguilles, de ce dégoût des veines ». Mais il n'y a rien à dire, rien qu'à y penser je m'étourdis.

« Ce n'est pas grand-chose, une prise de sang. C'est très peu de sang, une cuillère à thé ».

Il se fichait de moi, me bourrait de Xanax. Son bureau était un monument à l'appropriation culturelle. Des livres d'art, des tableaux et des statuettes africaines partout dans sa maison d'Outremont. Il se disait collectionneur, écrivait des articles sur l'art et la psychanalyse, ne répondait jamais à mes appels. Ni à

mes courriels ni à mes cris ni à toutes les fois où je lui ai dit que les benzodiazépines ne faisaient rien à part me rendre encore plus lente, encore plus idiote.

« Tant mieux si vous vous sentez léthargique, vous devez donc être moins angoissée ».

*Très peu de sang, une cuillère à thé.* Depuis, les cuillères à thé m'étourdissent, le métal est toujours taché, des clés ensanglantées qui n'ouvrent rien, menaces de Barbe bleue minables qui me glacent les veines.

« On pourrait donc dire que vous n'aimez pas ce qui entre dans votre corps ».

Je n'y suis plus retournée.

Je suis tombée de la balançoire et nous ne sommes plus retournés au parc. Mon père voulait m'éviter toute douleur. Quelque chose s'est passé dans le jardin ensuite, peut-être qu'un chat m'a égratigné le visage, ou alors je me suis fait mal avec une branche. Je n'ai plus eu le droit de sortir de la maison.

Depuis sa mort, je ne fais que rattraper ces blessures qu'il a essayé de m'éviter pour si peu de temps,

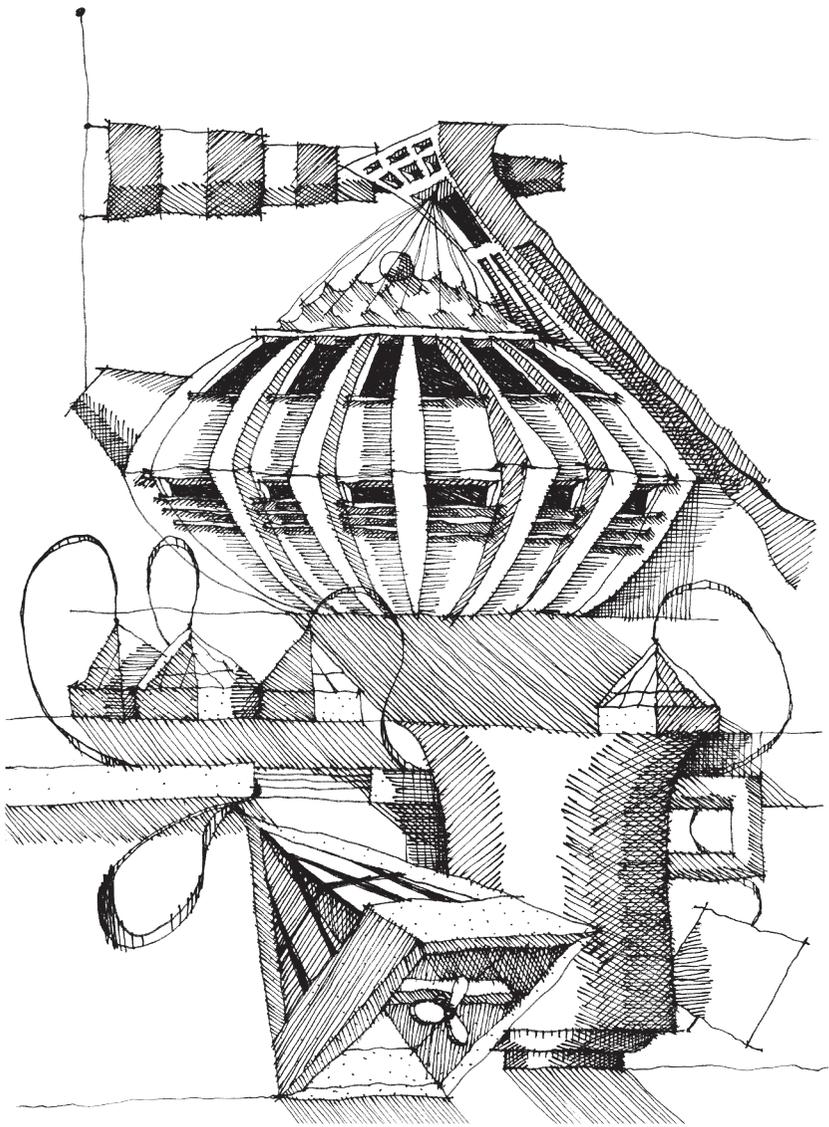
finalement. Je me dis alors que le reste est de trop, qu'à quatre ans et demi on a tout compris. Et pourtant je reste ici, mutilée.

L'odeur du ciment est maintenant incomplète, il manque l'odeur de peau déchirée, ce mélange de sang et de poussière sur les coudes et les genoux râpés.

Sur le mur d'une ruelle, il est écrit « bipolaire ». Je préfère cyclothymique, je peux me l'approprier, ça pourrait être une fleur. Bipolaire me gifle.

« Vous m'avez dit que lorsque vous étiez adolescente, il vous arrivait de peindre toute la nuit. Et puis, il y a plusieurs suicides dans votre famille. Ça aussi, c'est un critère », répond ma nouvelle psychiatre quand je lui demande pourquoi ce mot si moche, et quelle serait mon hypomanie. Impossible de lui parler, elle ne pense qu'en termes de lithium lamotrigine Wellbutrin Xanax. On en arrive à un compromis, cyclothymique, c'est joli et ça renvoie à un moindre degré de bipolarité. Cyclothymique, *softcore porn*. Avant que je la quitte, elle me demande si elle peut me « montrer » à ses étudiants. Je ne suis pas un rat, c'est tout ce que je trouve à répondre.

Les prisonnières du centre de torture avaient remarqué qu'on les violait moins quand elles avaient leurs règles. Alors elles se partageaient des tissus souillés, sang des blessures ouvertes après les séances de torture, sang menstruel, tout leur servait. « Elles ont encore leurs règles, ces connasses » se plaignaient les bourreaux.



# dépasser le béton

MYRIAM VINCENT

le ciel couleur fruit-o-long de mon enfance  
me ramène à mes rêves précoces assortis  
mais l'horizon n'est plus si large  
et les fantasmes sont tous coupables maintenant  
à l'âge de l'action  
après tout ce temps  
le désir a un arrière-goût d'immobilité

je blâme ma difficulté d'existence  
sur la dépression saisonnière  
printemps stress de fin de session  
été canicule  
automne jours trop courts  
l'hiver se passe de justification

personne ne saura jamais que c'est moi qui me  
grisaille de l'intérieur  
on lira mal les constellations sur mes cils  
pendant les conversations d'avenir  
c'est une affaire de nuit des temps  
dans la télé les journaux les livres la musique les rues  
j'ai vu des générations vives s'étioler  
pour servir des géants haïs  
qui se moquent de mon souffle court  
à l'aube de mes premiers pas décolorants

il y a un sens caché entre le bitume et les bureaux  
pour guider les pas pressés des workaholics  
je le cherche aux mauvais endroits  
l'oreille collée sur l'herbe les yeux levés au ciel  
il faudrait décoder le morse des lumières de la ville  
mais je n'ai pas fait les scouts  
ne crois pas en l'astrologie  
ne suis d'aucun avenir  
je sais juste que je dois avoir tout l'argent et les  
orgasmes  
que mes ancêtres ne savaient pas être leur droit

les papillons morts de vieillesse  
alourdissent mon estomac  
m'ancrent sur terre  
linoléum gris

sans voix devant la banalité de cette vie  
qu'innocente je n'avais pas devinée  
il m'est difficile de déplier mes avions en papier  
mes coins-coins en origami  
pour me résigner à y lire mon rapport d'impôt

il faudrait juste trouver moyen  
d'automniser l'année entière  
renouveau et couleurs perpétuels  
imaginés bien sûr  
aucun arbre près de mon building  
aucune fenêtre dans mon bureau  
pour voir les saisons défilier  
si je savais en tout temps  
qu'il me suffirait de dépasser le béton  
pour tomber dans une mer rouge et or  
j'aurais enfin le courage de changer  
le néon de mon plafond flottant  
pour un pied-de-vent ionisé  
y trouver juste assez d'euphorie  
pour tougher l'année

# Les illusionnistes

OLIVIA B. WIEN

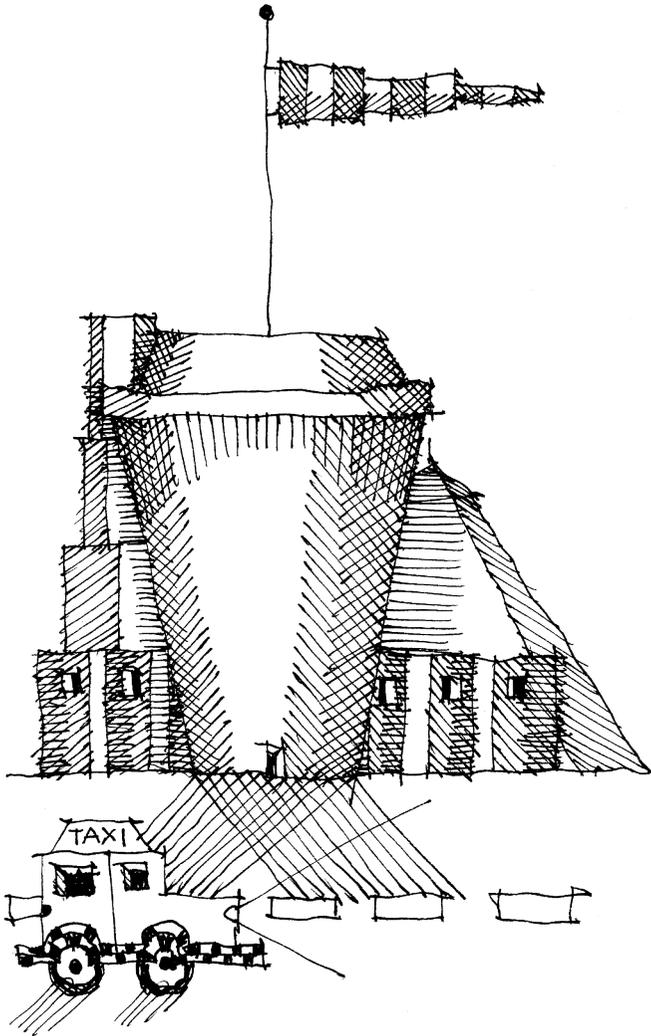
C'est Noël. Cette année, je le passe à Québec parce que ma tante habite à Québec et que c'est à Noël, cette année, qu'elle va mourir.

Ma mère et moi sommes arrivées les bras chargés de provisions : du chocolat, des légumes, du thé, des livres, des magazines. Quoi de plus pour une mourante ? Je me promène dans le Vieux-Québec, poussant les hordes de touristes de mes mitaines. Avec leurs *chapkas* et leurs manteaux de fourrure, ils me rappellent qu'avoir froid est une expérience exotique. Ils grouillent, je me faufile, j'utilise leurs poils et me fait loutre. Enfin, je suis à la porte, ils me regardent avec admiration, moi, une vraie de vraie habitante de la si pittoresque province. J'entre dans l'appartement. Ma mère et ma tante sont parties pour un rendez-vous à l'hôpital. J'ai dépensé mon argent de Noël dans les soldes de chez *Simons*. Je me déshabille, me rhabille en neuf et m'observe dans le miroir. Je les imagine, elles s'extasient devant la dentelle verte qui était en solde !? puis rien du pull orange comme un cône de construction, une affaire de jeune ! Ma tante s'assoit dans son fauteuil, ma mère la couvre d'une couverture épaisse. Ma tante a froid, toujours froid.

Elle frissonne sous ses bas de laine dans ses bas de coton, elle grelotte sous ses vestes dans ses pulls, elle gèle sous ses couvertures dans ses draps. J'attends, j'ouvre une bière. Je mange des restes du souper du réveillon. Je mange le chocolat qui n'est pas pour moi. Le soleil tombe vite. Les touristes lèchent les vitrines des authentiques magasins québécois qui s'illuminent comme leurs yeux, écoutent les amuseurs publics qui hurlent des fausses chansons traditionnelles. J'attends, j'ouvre une bière. J'aimerais bien sortir, aller prendre un café, un verre, mais c'est Noël, et les gens qui sont dans les bars à Noël sont des gens tristes, et moi je ne suis pas triste, non, je m'ouvre une bière, une bière de je-ne-suis-pas-triste-moi-non. Il est tard, j'allume la télévision. Ma tante n'a pas l'antenne, n'a pas le câble, n'a pas Internet, mais elle a quelques DVD, des films que j'ai déjà vus ou que je n'ai pas envie de voir. Je choisis au hasard. « HeLLo ». Je glisse de force *L'Illusionniste* dans la fente. « PLeaSe Wait ». Philip Glass explose dans les haut-parleurs. C'est l'histoire d'un jeune homme pauvre qui tombe amoureux d'une jeune fille riche. J'attends, j'ouvre une bière. Ils sont séparés, il devient magicien, il la fait mourir, morte elle revit, c'est beau la musique, les larmes coulent et je glisse, je pleure puis je m'endors. Philip Glass me réveille en sursaut. L'appartement est froid, je suis seule. Je marche sur la pointe des pieds en cercles autour du tapis de la cuisine de ma tante. Hier

soir, je lui ai lu des tas de choses, elle n'arrivait pas à lire toute seule alors j'ai pris tous les livres et je lui ai bourré les oreilles avec un Volodine, laisse ta tante se reposer. Je me suis sentie l'âme poète et je ne l'ai pas laissée fermer les yeux avant d'avoir entendu toutes les *Fleurs du Mal*, puis écouté *Une saison en enfer*, elle ne s'est pas plainte parce qu'elle ne dort pas depuis qu'elle va mourir, alors merci, merci ma nièce de me tenir compagnie, tu sais que tu peux arrêter quand tu veux. Mais non, je n'arrête pas, tu vas entendre ce que Rimbaud a dit et surtout ce qu'il nous reste à dire, oui, tu vas ouvrir grandes tes oreilles parce que c'est la dernière fois que tu entends, parce que c'est la dernière fois que je te le dis.

C'est Noël à Québec et ma tante est morte. Les touristes trop habillés se bousculent, l'illusionniste retrouve Jessica Biel et je marche en cercles autour d'un vieux tapis.



# la solitude est possible mais pas recommandée

CAROLANNE FOUCHER

les ruptures  
se chuchotent  
au creux de l'oreille

les assiettes rangées sagement dans les armoires  
vacarme de ce qui n'explose pas

la gorge me fend  
le bruit d'un néon fracassé contre un trottoir  
j'implose  
christ

le frigo se remet en marche  
on aurait pris  
deux-trois autres tragédies  
pour avoir plus  
qu'une minute de silence

tes yeux  
une quête      un réconfort  
que je n'ai plus

tu enlèves ma clef de ton trousseau  
la lances dans le coin de la pièce  
un cadre tombe avec le claquement de la porte  
le vide se laisse regarder

je m'assois sur la sècheuse  
elle me chuchote que  
ça va bien aller

tout est compliqué  
dis-je en transvidant mes épices dans des petits pots  
neufs  
je tremble  
jamais l'énergie pour me faire à souper

je n'ai pas de réponse à ton départ  
je n'ai plus de café pour ma Bodum  
du thé au regret  
boire chaud ce qui pallie ton absence

tu t'effaces  
même ton odeur a pris la poussière  
l'étiquette dans le collet de ton chandail  
me râpe la face

ton souvenir me prend à la gorge  
partout où mon cœur se pose  
je respire  
en petites coupures

je me convaincs que  
ça va bien aller

en venir à bout  
torcher ce que t'as laissé en plan  
le futur est dans le ménage  
déménager sans casser le bail  
pour me démaganer tranquille  
le passé dans une boîte

notre ancienne vie  
le lot pour un bon prix  
à la friperie

décompte final  
garde-robe  
1 2 3 6 12      18 cintres utilisés  
1 2 3 7 20      35 cintres laissés pour morts  
garde-manger  
t'es parti avec les chickpeas  
j'ai oublié de laver trois tablettes

il me semble que tout  
est compliqué

punch out  
dodo  
un mix d'odeurs dans le nez

carton cigarette coupe à blanc  
mes cheveux mes murs  
Hertel poussière planchers  
j't'écoeurée

le rêve d'un demain juste correct  
rien de spécial à raconter

cet appartement va me tuer

christ que les voisins font chier  
tirer les doudous au-dessus de ma tête  
couverture pare-balle du voisinage insipide  
couper le son sans fermer la fenêtre  
des conversations de piscine

faire des longueurs dans les coins de ma tête  
l'impulsion de t'appeler  
le chemin de ta maison numérique  
une marche en forêt avec boussole

sortir du lit  
me rhabiller  
aller au dep  
juste pour dire  
sortir d'ici  
changer d'air  
acheter pour remplir  
je paye crédit  
je retourne au lit

et mes voisins chauds  
parlent encore pH chlorinateur filtreur  
bonne humeur Bud Lime  
c'est quoi le mot de passe du wi-fi Réjean

quelque chose s'effrite  
tout le monde parle mais personne ne réconforte  
pas un chat pour dire que  
ça va bien aller

# Gucci Gang

DAVID FIORE LAROCHE

INTÉRIEUR – MAISON DE BANLIEUE – JOUR

Dans la cuisine : un îlot central, un évier, des armoires, un garde-manger, des électroménagers en inox, une nature morte peinte par une tante morte, un miroir, un tabouret, une horloge, des petits pots d'épices étiquetés.

Sur le comptoir : un cellulaire, une bouteille de vin sucré, une coupe vide, une boîte de mouchoirs avec lotion pour nez sensibles.

Par terre : une paire de bobettes.

BELLE-MÈRE, debout devant le miroir. Elle se regarde de face, de profil, se serre le ventre, se tire la peau des bras. Elle se place les cheveux, les agrippe par en arrière, se fait une couette. Elle met un tablier, se retourne.

Sur le plancher, près du comptoir, elle remarque les bobettes. Elle les fixe longtemps. Elle les ramasse, les tourne dans tous les sens, tâte la coupe, la coquille, roule le tissu entre ses doigts, passe sa main dedans.

Les yeux fermés, elle s'étale les bobettes en pleine face. Elle se les frotte sur les joues, le nez et les lèvres, respire très fort. Elle les mord, les enduit de salive, les mâche un peu. Elle les tord, les sent encore, lèche l'intérieur.

BELLE-MÈRE se raidit, fait une grimace, serre fort les bobettes dans ses mains. Elle se racle la gorge, tousse, manque de vomir.

C'est pogné là.

Elle râle gras, se penche pour cracher dans l'évier.

C'est vraiment pogné là.

Elle se sert un verre de vin, le boit d'une traite.

C'est encore pogné là.

BELLE-MÈRE se met deux doigts dans la bouche, arrive pas à avaler, se met à roter son vin. Elle sort un poil, essuie ses doigts sur son tablier.

Elle garde longtemps les bobettes dans ses mains, les met sur le comptoir. Elle tire le tabouret, s'assoit, regarde l'horloge. C'est l'heure du souper.

Elle prend son cellulaire, ouvre Facebook, va sur le profil de L'ADO, écoute la chanson qu'il a partagée. Elle fredonne *gucci gang, gucci gang, gucci gang, gucci gang, my bitch love do cocaine, ooh I fuck a bitch, I forgot her name*.

Elle regarde les photos de L'ADO, like toutes celles où il apparaît sans sa blonde. Elle ferme Facebook pour ouvrir Snapchat.

Filtre, duckface, elle se serre les seins entre les biceps. Elle recommence avec un autre angle, et un autre, puis selfie qu'elle envoie à L'ADO.

BELLE-MÈRE va sur Messenger. Elle écrit un long message à L'ADO, l'efface, lui envoie plein de cœurs, d'emojis de fruits.

Elle remet son cellulaire sur le comptoir, descend du tabouret, retourne au miroir. Elle se lève le sein gauche, le laisse tomber, fait la même chose avec le droit. Elle se tire les joues, se lisse le menton.

Elle marche jusqu'au comptoir, prend la bouteille de vin, boit directement au goulot.

L'ADO entre dans la cuisine, marche vers une armoire.

BELLE-MÈRE continue à boire.

Il passe derrière elle. Il se prend un bol dans l'armoire, des céréales dans le garde-manger, et il va jusqu'au frigo pour prendre du lait.

Il passe devant BELLE-MÈRE avec son snack.

Elle le voit partir, repose la bouteille, lui watch le cul,  
*because she loves when he is walking away.*

# Le Club des petites filles à paillettes

KAROLANN ST-AMAND

Je commence à me rendre compte que je suis différente des autres filles de mon âge. Je me sens mieux avec les garçons que les filles, autant en classe que dans la cour de récré. J'aime pas les mêmes choses qu'elles et je me soucie pas des mêmes choses non plus (comme avoir aucun pli dans ma robe). Les filles de mon équipe de soccer sont mes seules amies filles, mais ça compte pas vu qu'elles font du vrai sport. J'ai surtout des amis garçons. Je suis « one of the boys » et fière de l'être. C'est tellement plus simple. Courir, grimper, sauter, des fois se salir (et pas pleurer après). Partir à l'aventure à chaque son de cloche. Jouer avec mes petites Hot Wheels (surtout avec la rouge, ma préférée) dans le carré de sable ou dans les modules de jeu tous les midis. Sauf une fois, la semaine passée, quand je les ai oubliées dans mon sac à dos. Catastrophe. J'étais super triste de pas pouvoir jouer moi aussi et les gars voulaient pas me prêter une des leurs. J'ai décidé de retourner dans l'école, même si j'ai pas le droit de faire ça sans un adulte. J'ai attendu que les surveillants regardent de l'autre côté et je suis remontée à ma classe (à la James Bond, en avançant collée sur les murs). Je suis allée directement

dans la petite pièce à côté de la classe, où on garde nos sacs, chercher mes petites voitures. Je croyais pouvoir repartir aussi vite que j'étais arrivée, sans faire de bruit. Mais en passant par la classe, je suis tombée face à face avec ma prof (qui ne comprenait pas pourquoi j'étais là ni ce que je pouvais cacher derrière mon dos). Elle m'a demandé des explications (j'ai dit la vérité) et elle m'a juste donné un avertissement. Une chance que je suis son élève préférée, elle m'a laissée retourner dans la cour avec mes Hot Wheels sans me les confisquer. Sinon, on joue aussi beaucoup à la balle au mur aux récréés : le concours de celui qui la lance le plus fort (au risque de devoir traverser la cour – et souvent devoir passer au milieu des jeux plates de filles – pour la récupérer) ou le plus haut (en essayant toujours de la lancer sur le toit de l'école – au risque de jamais la revoir – question d'être fière de moi). J'ai même presque réussi la semaine passée, la balle a touché la petite partie de métal juste au bord du toit. Jouer à la marelle, à la corde à danser ou au ballon-poire, c'est pour les petites filles à paillettes. Je fais pas partie de ce Club (et je veux jamais le joindre, même plus tard). En plus, il y a plein de conditions que je respecte pas.

## Conditions pour faire partie du Club des petites filles à paillettes

Avoir les cheveux blonds (et les porter attachés avec une barrette de couleur)

*J'ai les cheveux bruns et je les porte louses, toujours un peu mêlés.*

Porter des souliers propres

*J'ai des espadrilles à velcros, blanc mais un peu sale.*

Crier avec une voix très aiguë

*Celle-là je la respecte, mais je peux rien faire à la génétique.*

Trouver les garçons dégoûtants

*Deux ou trois peut-être, mais pour la majorité ils sont cool.*

Se mettre du vernis à ongles rose flash

*Il serait tout brisé au bout de cinq minutes.*

Vouloir être comme sa maman

*J'aimerais mieux être comme papa, il construit des pièces d'avion.*

Recréer les films de Disney

*Oui, mais Le Roi Lion, Aladdin ou mon préféré : Histoire de jouets.*

Être propre en tout temps

*Ça arrive d'être sale quand on joue dehors.*

Faire du patinage artistique, du ballet ou de la gymnastique

*Je suis dans une équipe de soccer et je joue au baseball avec mon père.*

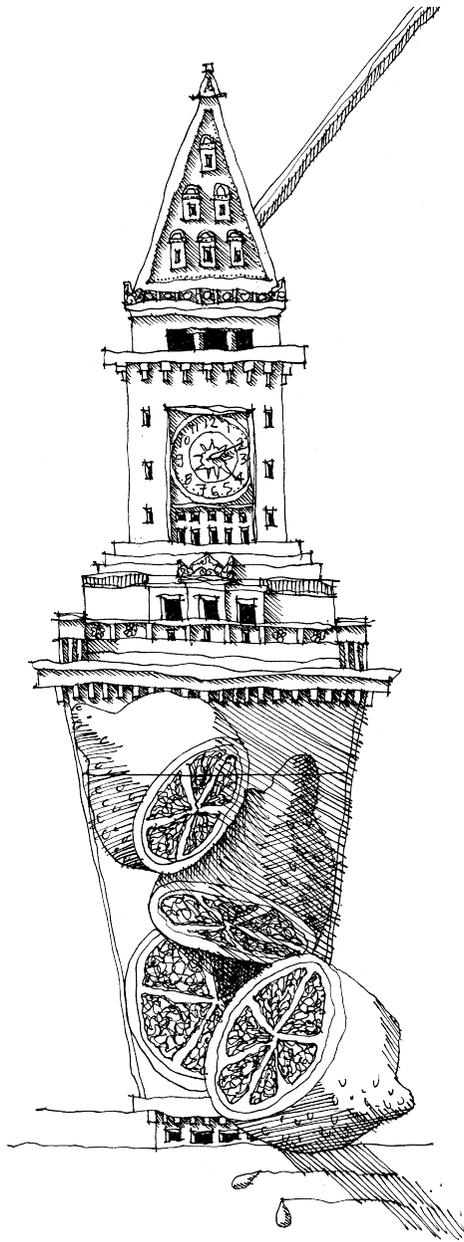
S'imaginer vivre un conte de fées

*J'aime pas tellement ça les histoires de princesses sauf Jasmine, parce que c'est la seule princesse officielle qui porte des pantalons.*

De toute façon, les journées où mes parents me forcent à porter des robes, je reviens à la maison avec mes collants déchirés, les genoux en sang. Rouge sur blanc sur peau. J'ai aussi déchiré des jeans, mais ma grand-mère les a réparés avec deux patchs de marguerite blanche pour cacher les trous (au moins c'est pas des roses ou des tulipes). Mes parents disent que c'est mon côté un peu « fille » (celui que je veux vraiment pas montrer en dehors de chez moi qui comprend mes Barbies et mes leggings roses et mauves ; ils savent que je me laisse être fille juste à la maison, jamais à l'école). Les gars rient de moi quand je reviens la journée d'après, les trous camouflés. Mais quand je les bats au ballon chasseur ou à la tag (je suis la deuxième plus vite de la classe), ils oublient assez vite les fleurs qui poussent sur mes jambes.

La seule chose qui me différencie des garçons : j'aime l'école (oui je l'ai dit, mais c'est un peu un secret – les gars pensent juste que je m'applique pour pas me faire chicaner). En rentrant à la maternelle, je savais déjà écrire mon nom (j'avais appris l'alphabet à coups

de trois lettres sur le téléphone rouge à roulette de ma grand-mère) et compter jusqu'à 10 en français, anglais et espagnol (à cause du napperon sur lequel je mange tous les jours). J'ai même appris à parler anglais et français en même temps parce que j'écoutais Barney pendant que ma mère cuisinait (j'avais même appris les chansons en anglais par cœur). Et ma prof m'aime, surtout avec mes bricolages. Une fois, j'ai fait une marguerite en 3D pour un projet et ma prof l'a tellement aimée qu'elle l'a affichée sur le babillard du corridor pendant un mois complet. Elle a dit à mes parents qu'elle prendrait 200 clones de moi pour remplacer les garçons bruyants, les joueurs de tours au fond de la classe, ceux qui empêchent tout le monde de faire la sieste l'après-midi. De toute façon, je suis incapable de rester immobile aussi longtemps, c'est trop plate. J'ai toujours trouvé difficile de rester tranquille, j'ai besoin de bouger, de dépenser mon énergie. Et c'est sûrement pas en « prenant le thé » avec les petites filles à paillettes que je vais faire ça.



# bright lights make me a star

SOPHIE MATHIEU

j'épluche une clémentine  
d'une déchirure à l'autre

ce soir l'amour est dans tes cheveux  
je m'arrache les ongles  
le bleu n'est pas ma couleur

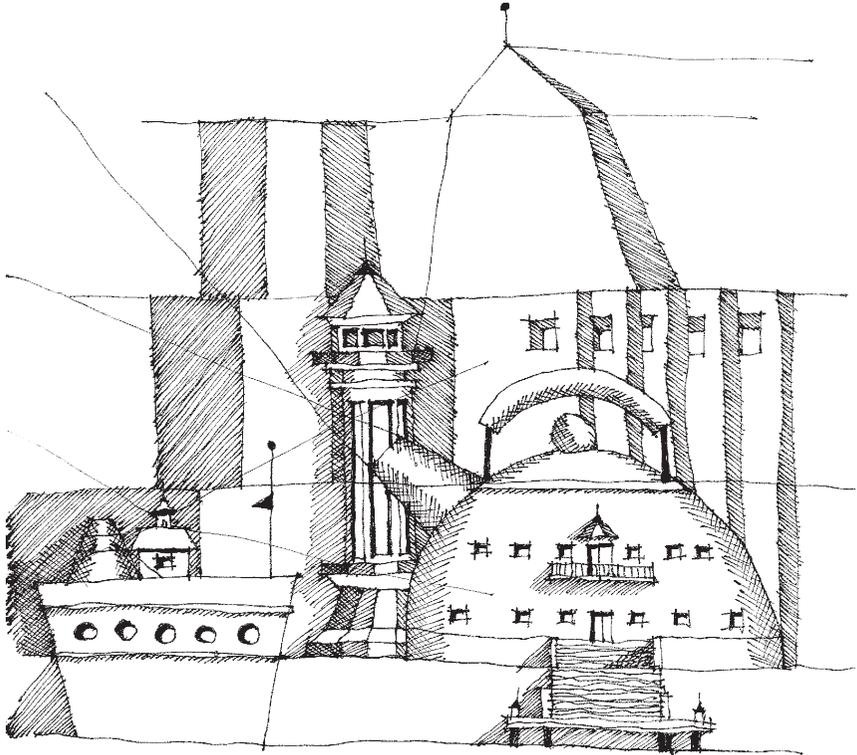
les œufs brouillés en forme de cœur  
moisissent devant la porte de ta chambre  
je déboule les escaliers  
manque l'autobus  
avalée par les craques du trottoir

j'attends que mes grands-parents  
gagnent au casino  
pour t'acheter des pantoufles-lapin

fête foraine sur le carrousel  
un daiquiri dans chaque main  
je n'ai pas l'élégance des gens qui courent  
ni la tendresse des familles  
qui cueillent les pommes du voisin

le terrain de baseball vide  
où on mangeait nos hot-dogs  
éclaboussée par les projecteurs  
j'enterre tes yeux sous les estrades

je reviendrai les déballer pour Noël



# Révolution de janvier pas pire doux

IVÁN PEÑA

*Cachette de la rue Armstrong,  
Deuxième porte à gauche après le Führerbunker,  
Exactement 48 ans après la Crise d'octobre,  
mais en janvier,  
pas pire doux, cette année.*

Camarades, compagnons, frères d'armes.

L'heure est grave : ils arrivent, le temps m'est compté.

J'ai fait le con, une fois de plus, une fois de trop. Aujourd'hui, tenter la technique habituelle siffloter-comme-un-épais-en-regardant-ailleurs, une technique apprise lors de mon passage assez remarqué dans un goulag en 36-38, cette même technique qui a maintes fois fait ses preuves par le passé, et ce, malgré mon physique ingrat ainsi que mon casting géographiquement inadéquat, serait une tentative aussi inefficace que ridicule.

Si vous lisez cette lettre, il est trop tard pour moi. Les médias ne font que parler de ça, sur toutes les chaînes. Ils ont même annulé Occupation Double. Je

les regarde à TVA Nouvelles évacuer les blessés de cette école entre deux annonces de dindes congelées... et peut-être même évacuer les... mais qu'ai-je fait ?

Mes contacts en Sibérie m'ont confirmé, alors que je faisais caca et que j'avais rien demandé<sup>1</sup>, que la totalité des agents du SPVM, de la SQ, de la GRC et de la Fondation Rêve d'Enfants se sont mobilisés avec ma tête sur l'échafaud comme seul étanchement possible à leur soif insatiable de sang mexicain.

Camarades... j'ai commis un acte terroriste. J'ai attaqué la démocratie et j'ai violé la civilisation au nom de la liberté. Je clame ma responsabilité, mais je ne suis pas coupable, innocent à la limite, si vous y tenez, mais seule l'Histoire détient la réponse.

Voici mon récit, inspiré d'une histoire vraie, celle de la lutte des classe :

Dimanche soir, dans le cadre de mes recherches philosophiques, je me branlai le manche à deux mains. Ainsi arrivai-je donc précocement à la conclusion que je devais agir dans la matérialité de la dialectique post-hégélienne pré-Super Bowl au lieu de glander sur Internet. Je décidai donc de mettre un terme à mon inaction politique ainsi qu'à ma surconsommation de

---

<sup>1</sup> Rachetez du PQ, quand je ne serai plus, pour que la lutte continue.

pornographie de qualité douteuse pour embrasser l'action anarchiste et sa révolution !

Mais bon, une p'tite dernière, car la route du juste en est une qui est longue et solitaire...

C'est ainsi que, après m'être essuyé<sup>2</sup>, je planifiai mon horaire hebdomadaire des plus élaborés qui incluait, entre autres : la lutte populaire, la grève ouvrière, la subversion prolétaire et une sieste à quatorze heures.

LUNDI : Je me réveillai à six heures du matin, car les révolutions commencent à l'aube (tout le monde sait ça), puis je me dis que la mienne pouvait bien commencer à midi... puis mardi finalement, il n'y a pas le feu au capitalisme, après tout.

MARDI : Arborant fièrement mon t-shirt de Che Guevara spécialement acheté pour l'occasion et armé de ma pancarte entièrement faite de matériaux recyclés (j'avais volé une pancarte REMAX sur le chemin), je m'époumonai dès sept heures du matin à scander des slogans anarchistes dans le stationnement du Walmart. Malheureusement, ledit lieu de perdition n'ouvrait ses portes qu'à neuf heures.

J'ai donc attendu proléairement son ouverture pour pouvoir retourner mon t-shirt, mais j'avais oublié la

---

<sup>2</sup> Je m'auto-seconde en ce qui a trait à la clause dérogatoire du PQ manquant.

facture. Par chance, la 34<sup>e</sup> saison de Stranger Things était enfin disponible sur Netflix pour anesthésier mon insatiable désir de révolte et de destruction.

MERCREDI : Dans le but avoué de protester contre la tyrannie des nouvelles technologies, je décidai d'organiser une grève générale de mes moyens de communication : je n'ai répondu à aucun appel sur mon cellulaire. Ce fut une victoire éclatante contre le capitalisme puisque personne ne m'a appelé, car la route du juste en est une qui est triste et solitaire...

JEUDI : L'objectif du jour étant de m'opposer unilatéralement, simultanément et en faisant les gros yeux au système mercantiliste de tous les pays du monde, celui-là même qui nous pousse à l'activité économique constante ainsi qu'à devoir endurer Ricardo à la radio, je m'assis et ne fis rien de toute la journée.

Je l'admets! J'ai eu envie de me toucher. Mais au nom de la révolution, je résistai! Le résultat de cette activité de solidarité individuelle avec moi-même fut pour le moins mitigé parmi le participant puisque m'étant endormi, j'ai sauté ma sieste de quatorze heures ce jour-là. Qu'à cela ne tienne : viva la revolución (quand même)!

Inexorablement, camarades, je finis par porter en moi ce sentiment d'amère déception, de lassitude inévitable devant l'absence de changements et même si je n'arrivai pas vraiment à comprendre les causes de ma désillusion, je finis par me convaincre que je n'étais qu'une défaite.

Vendredi matin, alors que la folie du désespoir s'était emparée de mon corps, je commis le geste politique ultime, l'acte terroriste final, celui qui allait secouer les chaumières, pousser les familles québécoises à la révolte, déchaîner des passions encore plus violentes que la recette de macaroni farci de Ricardo et enflammer toute notre société et enfin détruire ce système injuste et inhumain qui depuis longtemps déjà, bla-bla, bla-bla.

Ils sont là, j'entends leurs lourdes bottes au-dessus de ma tête.

Camarades, je l'avoue: j'ai mis des arachides dans la boîte à lunch d'un enfant. Non seulement est-ce le crime d'un monstre, mais c'est un geste qui explique parfaitement la rancœur soudaine de Rêve d'Enfants.

Aucun mot ne pourra excuser le tort que j'ai commis. À l'heure qu'il est, des dizaines et des dizaines

d'enfants allergiques et immigrants sont morts, et même morts, les forces policières demeurent formées pour les différencier.

Je pensais avoir plus de temps pour m'enfuir. Après tout, je n'avais pas à mettre un ministre dans le coffre de ma voiture : je n'ai même pas de voiture.

Mais ils m'ont retrouvé. La brigadière de l'école, nom de code Lisette Grassette, je pense que c'est elle qui m'a vu m'enfuir de la scène du crime puisqu'elle m'a aidé à traverser la rue et que notre cachette est située juste en face.

Mais tout ça importe peu, maintenant : j'entends leurs cris, ils défonceront bientôt la porte de la salle de bain. C'est trop tard pour moi.

Je cache cette lettre dans le dernier rouleau de PQ, vide désormais, mais pas à jamais: la lutte continuera!

Adios, camarades !

I.P.



# [ P ]

Revue littéraire

[lepietd.littfra.com](http://lepietd.littfra.com)



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.